

GEOGRAPHIES CULTURELLES¹

Pause méthodologique²

Par Louis Dupont, Sorbonne Université-ENeC

Résumé : L'approche culturelle en géographie est à l'origine de nombreuses recherches qui prennent en compte les faits culturels ou, plus globalement, la culture comme processus de transformation et de différenciation des territoires. Ces analyses soulèvent de même d'importantes épistémologiques, paradigmatiques et méthodologiques. Comment étudier scientifiquement la culture ? Quel type de connaissance ? Quelle conception de l'interaction entre le culturel et le social ? *Comment procéder* ? Même si ces questions sont indissociables, ce texte cherche à répondre à la dernière, il focalise donc sur la méthodologie conçue comme une démarche scientifique comprenant plusieurs étapes et autant de choix.

Mots-clés : approche culturelle, géographies culturelles, méthodologie.

Abstract : The cultural approach in geography is at the origin of numerous researches that take into account cultural facts or, more generally, consider culture as a process of transformation and of differentiation of territories. These analyzes also raise important epistemological, paradigmatic and methodological questions and issues. How can one study culture scientifically? What kind of knowledge is thus produced? What conception of the interaction between the cultural and the social does the researcher adopt? How can we proceed ? Even if these questions are inseparable, this text seeks to answer the last one ; it focuses on methodology, conceived as a scientific process that comprises several stages, and as many choices.

Key Words : cultural approach, cultural geographies, methodology.

* * * * *

La géographie culturelle est plurielle. Elle comprend autant les travaux qui ne prennent en compte partiellement le facteur culturel, que les recherches qui portent sur la culture comme processus de transformation et de différenciation des territoires, ou encore sur des cultures particulières. L'analyse de la culture soulève de même des questions ontologiques, épistémologiques, paradigmatiques et méthodologiques importantes, ne serait-ce que parce que la culture est, au-delà des formes qu'elle revêt, abstraite. *Quel type de connaissance ? Comment procéder* ? Même si ces deux questions sont inséparables, ce texte tend de répondre à la seconde question.

Au cours d'un séjour américain, j'ai par curiosité visité les installations de la firme APPLE nouvellement construites en banlieue nord d'Austin, la capitale du Texas. D'un service à l'autre, la visite se déroulait au rythme d'un envoûtement discursif sur fond de technologie et d'avenir,

¹ Comme la « géographie culturelle » n'existait pas comme tel en France, même si la culture était par ailleurs abordée en géographie humaine (Claval 1992), cette appellation s'est imposée plutôt que « *new cultural geography* », qui servait aux États-Unis à se démarquer de la géographie culturelle « classique », celle des paysages culturels de l'école de Berkeley (McDowell 1994). Sans être réfractaire à l'idée de « géographie culturelle », Paul Claval (1999) a préféré « approche culturelle en géographie », une appellation plus à même de rassembler autour du renouvellement de la discipline. L'approche culturelle est à l'origine « d'analyses culturelles » en géographie, mais aussi « d'analyses culturelles et sociales » dans le sens de la *new cultural geography*, soit une géographie culturelle issue du tournant culturel (Cresswell 2010). *Géographies culturelles* au pluriel rend mieux compte de la diversité des conceptions et des pratiques existants.

² Ce texte se présente comme une réflexion et une analyse des questions de méthode et de méthodologie des géographies culturelles. Pour un tableau plus détaillé des particularités, voir Guinard 2019 et Claval 2012.

puis se terminait dans une grande salle remplie de postes de travail en désordre d'où pendouillaient des fils et des câbles d'ordinateurs et d'écrans. S'y trouvaient aussi des personnes, de genre masculin surtout, en mode vestimentaire relax sinon relâché, certains bougeaient, d'autres discutaient, sans perturber, semble-t-il, ceux qui dormaient. *Where are we, by the way?*, demanda un des visiteurs.

APPLE avait reproduit le garage mythique de Steve JOB, là où à Los Altos en banlieue californienne de San Francisco il a fondé la célèbre compagnie avec ses copains, Steve WOZNIAK et Ronald WAYNE. Dans cette immense *salle-garage* des individus avaient pour tâche de trouver des solutions en s'aventurant hors des sentiers de la logique binaire des ingénieur.es en informatique : ils bidouillaient, comparaient l'incomparable, testant des scénarios farfelus comme autant de solutions aux impasses de la raison. S'y produisait comme au théâtre une scène où il me semble se jouait des positionnements *ontologiques* (nature de la réalité) et *paradigmatiques* (nature de la démarche scientifique), des positions *axiologiques* (rôle des valeurs), des orientations *épistémologiques* (nature de la connaissance), enfin, des questions méthodes, ne serait-ce que par le *tâtonnement expérimental*, en vedette principale.³

À l'université, des cours d'épistémologie figurent aujourd'hui dans presque tous les programmes de licence en géographie. Des chercheur.es en font même une spécialité, d'autres n'y reviennent qu'à l'occasion, certain.es plus du tout ou même jamais. Les méthodes font aussi l'objet de cours spécialisés : méthodes quantitatives et qualitatives, méthodes d'enquêtes, logiciels d'analyse de données, Illustrator, le SIG, etc. Force est de constater, toutefois, que l'enseignement des méthodes et celui de l'épistémologie sont généralement dissociés, comme si les réponses au *comment procéder ?* ne renvoyait pas à une question préalable : *quel type de connaissance ?* Cette dissociation contribue à produire un entendement général par lequel la scientificité d'une recherche se mesurerait essentiellement par les méthodes utilisées. Comme si certaines méthodes ne limitaient par les sujets d'étude, comme si le *comment procéder* n'était pas lié à : *que puis-je étudier ?*

Cette pression se fait particulièrement sentir en sciences humaines et sociales. En géographie, la présentation des projets de recherche « à trois ans » au concours des contrats doctoraux est à ce propos riche d'enseignements. Quel que soit le sujet, un encodage normatif tend à s'imposer : dose obligée d'interdisciplinarité (discours d'entrée), problématique élaborée à partir d'hypothèses formelles, base de données statistiques, possiblement complétées par de l'information obtenue via une méthode qualitative (questionnaire ou entretiens semi-directifs). Toute autre démarche ou composition risque d'apparaître pas (assez) scientifique, le projet, pas abouti, l'étudiant.es, pas sérieux. Une tendance qui du reste s'accroît sous la pression des « Big Data » (Wilson 2015) : *Comment stocker les données et les pérenniser ? Comment les traiter, les analyser, les visualiser, leur donner du sens ? Comment les protéger, empêcher leur usage abusif et aussi les supprimer ? Autant de questions qui se posent aujourd'hui et dont nous sommes encore loin d'avoir les réponses [...]* (Demarthon 2012, en ligne). La pression induite par les « humanités numériques » et le « edtech » (*education technology*) est tout aussi manifeste. Si leur prétention est d'occuper normativement le champ des humanités, plutôt que de s'insérer dans ce dernier, toute autre démarche scientifique s'en trouvera dépréciée (Bouzeghoub et Mosseri 2019). Faut-il entrevoir des *digital cultural geographies* (Crang 2015) ?

³ Notons que les enfants des PDG des compagnies hi-tech de la Silicone Valley vont dans des écoles où il n'y a ni ordinateurs ni tablettes. Voir : <https://www.thetimes.co.uk/article/silicon-valley-titans-got-our-kids-addicted-to-screens-are-sending-their-own-children-to-tech-free-waldorf-schools-xl7vm60bk>

Dans ce contexte et face à cette pression qui s'accroît, des questions se posent sur les possibilités et les moyens d'étudier « scientifiquement » la culture (comme processus), un phénomène culturel ou encore une culture particulière, notamment celle de l'autre. Comment faire scientifique tout en adoptant une approche culturelle ? C'est l'objectif de ce texte de discuter des possibilités et des particularités d'une méthodologie générale de l'analyse culturelle. Pour ce faire, je pose d'entrée que « rien n'est scientifique a priori, et que tout ne peut pas l'être », en d'autres termes, l'entreprise scientifique, et plus particulièrement en analyse culturelle, est une construction. Je propose d'abord de se pencher rapidement sur la non-scientificité présumée de la géographie culturelle, avant d'aborder les rapports « théorie et analyse culturelle, puis « culture et société », enfin de se pencher sur les éléments constitutifs de la méthodologie ou, plus précisément, de la démarche scientifique en géographie culturelle.

DE LA NON-SCIENTIFICITE (PRÉSUMÉE) DE LA GÉOGRAPHIE CULTURELLE

La *géographie culturelle* constitue en France un domaine aux contours indéterminés. Sa vitrine la plus importante mais non exclusive demeure la revue *Géographie et Cultures*. En la créant en 1992, l'objectif de Paul Claval (1992) était d'en faire une revue de géographie en phase avec le tournant culturel des sciences sociales, ce que les Américains appellent la « *new cultural geography* ». Comme j'ai pu le montrer par ailleurs (Dupont 2015), la revue n'était pas réellement en phase avec le tournant culturel à ses débuts, mais elle l'est graduellement devenue. Soit en même temps que la critique post moderne croisait d'autres courants et paradigmes : la géographie radicale, le post colonialisme, le féminisme et, plus récemment, le dé-colonialisme, les études de genre, la géographie des émotions, etc. (Barthe-Deloizy 2015).

La plus importante contribution de la *géographie culturelle* à l'analyse géographique est sans contredit sa participation à la déconstruction de l'ordre du discours géographique par les sujets et les thèmes abordés, par les approches et méthodes utilisées et, plus marginalement en France, par la déconstruction de la forme du texte scientifique (Ghasarian 1998 ; Claval 1999 ; Besse 2004 ; Dupont 2008). Une remise en cause contestée par la géographie sociale et, plus généralement, par les théoriciens et praticiens de l'analyse spatiale. Le texte d'anthologie publié par *l'Espace géographique* (2004) sur le débat tenu dans ses locaux en 2004 sur le post modernisme en géographie est sur ce point éloquent. Des géographes de la mouvance de la géographie culturelle avaient été invités à débattre de la post modernité avec les membres du comité de rédaction de cette revue, réalistes axés sur les processus sociaux ou positivistes issus de la révolution quantitativiste. En ouverture, les propos de Roger Brunet (2004, 6) expriment, non sans éloquence, le peu de cas qu'il fait du post modernisme : [i]l me semble cependant que nous observons ces temps-ci, en géographie, un retour d'activité sous ce label — et des propositions d'articles assorties. Mais le pavillon couvre toutes sortes de marchandises, très différentes et accompagnées de beaucoup de fumée, d'obscurité, de confusion. C'est assez normal : quand une mode semble établie, beaucoup essaient de s'y rattacher d'une manière ou d'une autre. Pourtant il me semble que le train est assez essoufflé. Que transporte-t-il ?

Malgré d'intéressants échanges, le débat se terminera par un plaidoyer pour la géographie sociale et la démarche scientifique, avec des faits, des méthodes quantitatives éprouvées, ainsi qu'une théorie générale de l'espace et de la société. Au-delà du simple dénigrement, dont le désormais célèbre « tout et n'importe quoi », ce qui est reproché à la géographie culturelle, avec son vernis post moderne ou non, est son caractère non scientifique. Quatre ans plus tard dans le numéro spécial « Où en est la géographie culturelle » des *Annales de géographie*, les textes sont plus analytiques, mais le reproche est le même : ...les géographes culturels français ont préféré multiplier les objets dits « culturels » et les terrains d'étude variés, plutôt que de tenter de se

fédérer autour d'un programme théorique et de méthodes distinctes de celle de la géographie humaine (Grésillon (2008, 3). Dans « La géographie culturelle a-t-elle un sens ? », Jacques Lévy (2008, 14), se référant au sérieux de la démarche scientifique de la géographie sociale, avance pour la géographie culturelle l'interprétation suivante : *...il s'agit plutôt d'une dynamique orientée vers le statut d'école de pensée, mais gérée de manière tangentielle en raison des faiblesses intellectuelles du projet, dont les porteurs, le sentant trop fragile pour s'affirmer en tant que tel, préfèrent le protéger derrière des aspects moins contestables, tels que l'ouverture de nouveaux thèmes ou la maîtrise de nouvelles techniques.* Au final, le projet de la géographie culturelle... concerne la mise en place éventuelle d'un paradigme du social qui se passerait d'un concept de société. Trois choses ressortent de ces critiques :

- La géographie culturelle n'est pas réellement scientifique, car elle n'a pas de programme théorique... contrairement au réalisme de la géographie sociale et au positivisme des méthodes quantitatives. Une critique relative à l'usage ou même à la nécessité de la théorisation.
- La géographie culturelle a un programme scientifique qui montrerait une volonté de se passer du paradigme social, plus précisément de ne pas poser la prééminence du social sur le culturel. Une critique basée sur un choix paradigmatique à partir d'un positionnement théorique, voire idéologique.
- La géographie culturelle s'apparente à une régression vers l'empirisme de la géographie humaine, son arbitraire, son caractère non scientifique, car elle n'a pas de méthodes propres. Une critique qui renvoie à certains travaux ou courants, sans tenir compte de la mouvance post moderne, et donc des travaux inspirés du tournant culturel en géographie.

Ces critiques sont aujourd'hui délaissées, sinon mises en sourdine, elles n'en révèlent pas moins, notamment avec le passage du temps, à quel point tout savoir est un « savoir situé ». Le jugement rendu sur la géographie culturelle s'appuie sur un paradigme, la primauté du social, et sur un positionnement épistémologique, la géographie quantitative, qui résultent somme toute de choix personnels, et même culturels (Dumolard 1981). Ces questions aiguillent ma réflexion sur la méthodologie de l'approche culturelle. Question théorique : quelle place pour la théorie en analyse culturelle ? Question méthodologique : pourquoi des méthodes distinctes alors que les sciences humaines et sociales en inventent constamment de nouvelles et que prévaut un pluralisme méthodologique ? Question paradigmatique : quelle imbrication pour le social et le culturel ? Le débat est permis, car l'on ne saurait décréter sur une base scientifique la primauté de l'un sur l'autre.

THÉORIE, ET ANALYSE CULTURELLE... ET SOCIALE

Dans *Works and Life: the Anthropologist as Author*, Clifford Geertz (1988) analyse en matière de choix et d'orientations la mise en forme et le contenu des textes de quatre anthropologues reconnus : Lévi-Strauss, Evans-Pritchard, Malinowski et Benedict. Il montre comment leurs textes, posés comme des récits anthropologiques, et les thèses ou théories défendues parlent autant d'eux, de leurs débats académiques, de leur positionnement idéologique, de leurs conflits personnels et professionnels, que du groupe étudié. Il insiste sur le fait que ces « récits » ont permis à leur auteur d'escamoter des problèmes ontologiques et épistémologiques inhérents aux théories et méthodes déployées dans la recherche de connaissance sur « l'autre ».

Geertz se penche entre autres sur *Une théorie scientifique de la culture*, l'ouvrage majeur de Bronislaw Malinowski (1968), anthropologue britannique d'origine polonaise reconnu comme

le fondateur de l'anthropologie moderne. Écrivant au début du 20^e siècle, en pleine révolution scientifique, ce dernier voulait faire de l'anthropologie une science universelle de l'être humain. Pour Malinowski, les êtres humains constituent une espèce animale, aussi toute théorie anthropologique doit s'appuyer sur la biologie : les êtres humains doivent se reproduire, survivre, et perpétuer le système qui leur permet de survivre. La culture prend de la sorte le relais des besoins biologiques primaires dans le maintien des sociétés. Pour le démontrer, Malinowski conçoit une méthode dite fonctionnaliste, au sens où toute action contribue à la survie ou au maintien du groupe. Cette méthode devait lui permettre de déterminer les concepts utiles à son analyse. Au final, comme le suggère Geertz, Malinowski concevait sa théorie de la culture comme la continuité de ce qu'était la culture fonctionnelle des groupes qu'il étudiait : elle devait permettre d'assurer par les connaissances produites le maintien de la race humaine ! Une théorie difficile à défendre aujourd'hui. Dans *Qui a peur de la culture. Une théorie scientifique*, l'historien Raymond Chasle (2003) se penche sur les limites heuristiques des théories de la culture. Pour lui, « [l]'anthropologie, qui a eu la prétention d'être une science de la culture, n'a pas comblé les attentes qu'elle a suscitées. Les théories des anthropologues, implicites dans nombre d'ouvrages ou qui s'annoncent comme telles, sont des échecs notoires ou reconnus, au moins par d'autres scientifiques au premier rang desquels se trouvent les anthropologues eux-mêmes » (p. 178).

Il n'y a pas de théorie nécessaire de la culture. C'est même à proscrire, car toute théorie prend inévitablement la forme d'un positionnement paradigmatique (*sens de la démarche scientifique*) sur le devenir humain. De plus, toute théorie générale ne peut être fondée que sur des informations très partielles, tant les cultures passées nous sont mal connues et certaines demeureront même inconnues comme le démontre si bien Lévi-Strauss (1952) dans *Race et Histoire*. Les seules certitudes que nous avons sur la culture sont que : 1- il y a eu, dans le temps, et il y a toujours, dans l'espace, une diversité de cultures,⁴ 2- toutes les cultures se transforment éventuellement, certaines au point de disparaître (*idem*), 3- toutes les cultures remplissent la même fonction : celle de donner sens, signification et ordre (ou organisation) à un groupe humain⁵ ; en cela, il convient de discerner **la** culture comme processus, **des** cultures, qui apparaissent comme des mises en forme particulières. Dans un contexte donné, des phénomènes, des événements, des actions contribuent à la *fluidité* de la culture, et donc aux changements, alors que d'autres vont au contraire *fixer* le sens (les normes, les lois), et donc maintenir en place les significations et l'ordre social.⁶

Ce dernier point met en lumière le fait que, sans théorie de la culture, la théorisation prend, pour une part, la forme de conceptions générales ou même philosophiques de la culture. Ces dernières sont évidemment nombreuses et variées, mais, quelles qu'elles soient, chacune d'elles a une incidence sur le cadre conceptuel de la recherche, sur la détermination du sujet d'étude, sur le type d'information à recueillir, enfin, sur les manières de procéder pour obtenir de l'information (les méthodes). L'inverse est aussi vrai. L'observation d'un phénomène culturel (*que puis-je étudier ?*) oblige à penser la culture dans son rapport au réel (ontologie), à l'épistémologie (nature de la connaissance) et à la méthodologie (*comment procéder ?*). Si, comme on le fait dans le

⁴ Voir la déclaration universelle sur la diversité culturelle de l'UNESCO adoptée le 2 novembre 2001 : <http://liguenouvelleaquitaine.org/wp-content/uploads/2017/05/d%C3%A9claration-universelle-sur-la-diversit%C3%A9-culturelle.pdf>

⁵ A partir de 1949, l'UNESCO s'est penché sur la question du racisme et de la question de la « supériorité culturelle. Elle a mobilisé de nombreux intellectuels, dont Lévi-Strauss qui publia dans la foulée *Race et histoire*, qui est à l'origine de ce positionnement sur **les** cultures (Maurel 2007).

⁶ Les concepts de « fluidité et fixité » proviennent de la sociologie de l'action, notamment ce que l'on a appelé l'Action Network Theory (ANT : Law et Hassard 1999), mais aussi de la théorie de la structuration de A. Giddens (1986). Pour une application en géographie, voir Adamek-Schyma 2006.

numéro 106 de *Géographie et Cultures* (Barthe-Deloizy et al. 2018), je me questionne sur les apparitions des fantômes dans certains lieux, dans certains contextes et situations, ne suis-je pas en train de me questionner sur la nature de la réalité, notamment de ceux et celles qui croient aux fantômes ? Dans quelle société, pour quel groupe culturel, quelles significations ? *Comment procéder ? Quel type de connaissance ? Quelle enquête de terrain ?*

Si les géographies culturelles peuvent se passer d'une théorie de la culture, elles peuvent plus difficilement faire l'économie d'une considération, voire d'une théorisation, du rapport de la culture au système social, plus particulièrement dans le contexte du monde moderne. Ces considérations peuvent du reste se limiter à une définition particulière qui permet de dégager des concepts opératoires, tels que culture populaire, haute culture, culture traditionnelle, culture de masse, qui font intervenir une forme de catégorisation sociale par rapport à la culture. *Quid* de la notion « d'intersectionnalité » dans l'étude des rapports de domination ? Les phénomènes et les rapports entre les individus et les groupes, dans un contexte donné, sont considérés à travers l'interaction d'attributs sociaux et culturels, de la classe, de la « race » (ou identité culturelle) ou du genre (Jaunait A. et S. Chauvin 2012). Au-delà des querelles sur la primauté de l'un sur l'autre, dans un texte intitulé : « L'approche culturelle : quelle approche sociale ? », Guy Di Méo (2008, 50) propose d'affirmer *la consubstantialité absolue du social et du culturel en géographie* :

Nous devons tenir le principe de leurs rapports irréductibles en termes de signifiant et de signifié, de forme et de fond, de contenant et de contenu... À ce titre, il nous faut poser le principe d'une production culturelle sensible aux forces, aux impulsions créatrices d'une action sociale dynamique et spatialisée, à ses jeux et à ses enjeux, aux conflits et aux luttes qui la secouent, aux formes de régulation qui la rendent possible. Il est indispensable, symétriquement, de faire l'hypothèse de faits culturels façonnant à leur tour et simultanément les univers sociaux et spatiaux ; en fait totalement solidaires de ceux-ci.

Dans cette optique, que je partage, une théorie générale du rapport social/culturel posée a priori est un choix possible. De la même façon, suivant le sujet d'étude et la façon de le concevoir dans son contexte social, le social/culturel peut faire l'objet d'une problématisation, voire, *a posteriori*, d'une théorisation.

À cet effet, les trois revues anglo-américaines de la mouvance de la géographie culturelle montrent des positionnements paradigmatiques différents sur le rapport du social et du culturel. Tout en cherchant à se démarquer de la géographie culturelle classique, celle du paysage culturel et des « *Folks societies* » de l'école de Berkeley (McDowell 1994), *Journal of Cultural Geography*, revue américaine fondée en 1980, va conserver de cette dernière un intérêt pour la culture matérielle. Les sujets et les problématizations sont davantage culturels, mais avec une focale sur la culture populaire, moderne et urbaine. La revue prendra ensuite le tournant tout en laissant ouvert le débat entre géographie culturelle classique, plus culturelle, et la *new cultural geography*, plus critique et progressive. Même si l'articulation du culturel et du social prend plusieurs formes, l'on observe une tendance à contextualiser socialement les phénomènes culturels (Rose-Redwood and Smith 2016), sans nécessaire problématisation.

Ecumene, revue britannique fondée en 1994, devient officiellement *Cultural Geographies* en 2002 (et une revue de l'anglosphère). Axé à l'origine sur un thème classique de la géographie, le rapport à l'espace terrestre (au paysage, à l'habiter, à l'environnement), *Ecumene* avait néanmoins adopté un positionnement axiologique (la question des valeurs), plus précisément, sur l'importance de la culture et des cultures dans la compréhension de ce rapport. Avec *Cultural Geographies*, ... *the intellectual field of cultural geography [is mapped out] not in terms of*

opposing camps – such as ‘new’ cultural geography and ‘old’ cultural geography – but by bringing together concerns over the cultural geographies of knowledge (Crang et Mitchell 2002, 1). Dans cette perspective, comme le suggère Di Méo (*op.cit*), le culturel et le social sont inextricablement liés.

Enfin, apparue en 2000, *Social and Cultural Geography*, plus anglaise, s’insère résolument dans le tournant culturel des années 1980 en assumant ouvertement les courants critique, radical et humaniste issus de la contestation du positivisme : *The journal confronts topical issues relating to social/cultural problems and issues, geography and fosters scholarly debate about them... [it] was founded to combine the ‘critical’ ethos of social geography and its concern for matters of inequality, oppression and exclusion, with the concerns of ‘new’ cultural geography for power, representation and materiality* (Bissell 2019, 1-2). La théorisation, notamment du rapport social/culturel, est plus importante dans cette revue où l’on met de l’avant des recherches empiriques qui sont *theoretically informed*.

Entre le social et le culturel, les objectifs de ces revues ont en commun de chercher à comprendre le monde par et dans sa matérialisation spatiale. Avec des approches différentes et des conceptions différentes du rapport du social et du culturel, elles ont en commun, comme *Géographie et Cultures*, la recherche de thèmes, de sujets et de cas, nouveaux, innovants, parfois revisités. Des convergences et des divergences thématiques existent, qui peuvent s’expliquer autant par l’orientation des revues que le contexte sociétal, mais la différence notable se trouve dans un plus grand pluralisme méthodologique. Il résulte d’un débat à la fois théorique et critique sur le lien entre méthode(s) et sujets/thèmes de recherche : la limitation des méthodes n’entraîne-t-elle pas une limitation des sujets, et certains sujets ne sont-ils pas incorrectement traités, et donc scientifiquement dévalués, avec des méthodes inappropriées ? Dans « Limited by imagination alone: research methods in cultural geographies », les auteurs affirment que : *Through challenges and innovations in methods, cultural geographies have flourished – cultural geographers have embraced not only a proliferation of tools and techniques, but profoundly also an active encouragement of diversity in the very ways we carry out our research, and an articulacy in how we talk and write about our research methods.* (Shaw, DeLyser et Crang, 2015, 211). En d’autres termes, dans l’ombre portée du rapport social/culturel, la réalité scientifiquement acceptable dépend de la méthodologie et le choix des méthodes, qui elles dépendent d’un positionnement épistémologique sur la nature de la connaissance. Un débat amorcé en géographie par Gilian Rose (1997) qui, en quête de légitimité pour l’approche féministe, dénonce le caractère construit du savoir géographie via ses thèmes et sujets, mais aussi le fait qu’il s’agit d’un savoir situé, qui juge, limite et exclue d’autres formes de savoir, d’autres moyens de procéder.

LA MÉTHODOLOGIE, COMME DÉMARCHE SCIENTIFIQUE

Lors d’un entretien pour un poste d’enseignant-chercheur, on me demanda avec insistance quelle était ma méthode. Je répondis que je n’en avais aucune en particulier et plusieurs à la fois, cela dépendait de plusieurs facteurs. J’insistai sur la nécessité de distinguer dans l’approche culturelle « méthode » et « méthodologie », cette dernière étant entendue comme un processus comprenant plusieurs étapes, comme autant de questions et de choix à faire, et que le choix de la méthode est l’un d’eux. En analyse culturelle et sociale, la méthodologie est appelée « démarche » justement parce qu’elle implique de faire des choix.

En 2016, l’appel à contributions du colloque international des jeunes chercheur.es, intitulé « *De l’épistémologie de la recherche à la méthodologie de la thèse. Parcours heuristique ou*

trajectoire réflexive ? » soulève la question du choix dans la démarche scientifique en sciences humaines et sociales :

Depuis quelques années émerge dans les colloques de jeunes chercheurs un questionnement sur la démarche de recherche en sciences humaines et sociales, notamment à propos du corpus et de son traitement. [...] La raison en est peut-être que les questionnements portent plus souvent sur le corpus et l'analyse des données, présentées comme les garants de la scientificité, que sur ce qui se passe en amont, au moment de la réflexion et des prises de décision premières concernant le sujet, les hypothèses et les objectifs. [...] Or, trop souvent, le jeune chercheur collecte ses données et entreprend analyse et interprétation sans avoir effectué cette explicitation primordiale. Cette conduite nous amène alors à nous interroger sur la question de la formation des jeunes chercheurs quant à la démarche de recherche, notamment en termes de pistes à sa disposition pour orienter son travail et faire ses choix.

Henri Poincaré (1947), scientifique de renom mais aussi philosophe des sciences, avait déjà soulevé le problème du choix dans *Science et Méthode*. Admettant la nécessité de choisir, il se questionnait sur la façon de faire les bons choix : *Qu'il faille faire un choix, cela n'est pas contestable ; quelle que soit notre activité, les faits vont plus vite que nous, et nous ne saurions les rattraper...* (p. 8). Poincaré propose une méthode heuristique pour la recherche des faits simples, soit ceux qui sont susceptibles de se renouveler. L'idée est séduisante : s'intéresser aux « faits simples et récurrents » afin d'identifier les éléments constitutifs de la démarche scientifique de l'analyse culturelle et sociale en géographie. Cela commence par la réalisation de l'existence d'un point zéro de la méthodologie.

1- Le point zéro de la méthodologie : la réflexivité

La distinction méthode-méthodologie ne va pas de soi dans l'entendement général à cause de la confusion qui règne autour de ce que l'on appelle la « méthode scientifique », qui est en réalité une « méthodologie », au sens de processus permettant la production de connaissance. En géographie, le recours aux méthodes quantitatives dans les années 1960 découlait d'une conception de la pratique scientifique fondée sur l'épistémologie positiviste, celle de la méthode scientifique. L'accent était mis sur les données chiffrées et leur traitement par des experts neutres et objectifs. Dans cette perspective épistémologique, la méthode est effectivement le critère ultime de la scientificité. L'approche culturelle fonctionne autrement, elle remet en cause au point de départ l'objectivation que suppose le positivisme logique. Pourquoi ? Pour deux raisons.

La première réside dans le fait que la réflexivité se présente comme un positionnement critique sur le caractère construit de la connaissance scientifique, plus particulièrement en sciences humaines et sociales (Morange et Calberac 2012). La réflexivité n'est pas une introspection psychologisante et autocentrée, « *elle est constitutive de la posture de recherche, car elle suppose un travail constant du chercheur sur ses positionnements, ses angles d'attaque et une réactivité permanente...* » (Ghasarian 2004, 14).⁷ Comme processus de subjectivation, elle produit ainsi une objectivation plus dense en dévoilant notamment l'objectivité comme discours (Bouveresse 2003 ; Vacher 2015). Dans cette perspective, l'on considère que les théories, comme les orientations épistémologiques et les paradigmes, relèvent d'abord et avant tout de choix, et donc de positionnements, qui ne reposent en soi sur aucune base scientifique. Des choix qui se justifient souvent *a posteriori*, mais qui s'expliquent par des préférences personnelles, trajectives, idéologiques, paradigmatiques, épistémologiques, mais aussi culturelles (Chivallon et coll.

⁷ Les numéros 89-90 de *Géographie et Cultures* intitulés « J'égo-géographie » (2014) offre une palette de compréhension de la place et du rôle de la subjectivation dans le processus scientifique, y compris l'introspection psychologisante... En ligne : <https://journals.openedition.org/gc/3206>

1999), quand ce n'est pas tout simplement par la nécessité de faire science comme il se doit. La réflexivité n'a pas la même portée dans toutes les recherches. Elle peut avoir une portée générale en introduction ou en préambule, où les choix et le cheminement du ou de la chercheur.e sont expliqués, mais elle peut aussi avoir une incidence directe sur les différentes variables qui entrent en ligne de compte à chaque étape de la construction de la recherche.

La deuxième raison tient à la nature de la connaissance de la culture, comme processus de signification du monde (de ses lieux et de ses espaces) et au défi que cela pose aux chercheur.es. Dans la grande majorité des recherches en analyse culturelle, le premier objectif est de comprendre ces significations tels que l'expriment et le conçoivent ceux et celles qui les produisent. Cela implique alors la rencontre de deux subjectivités, celle du ou de la chercheur.e et celle provenant de la subjectivation du monde. Elle survient dans deux moments : la compréhension de comment les gens voient leur monde et pourquoi, puis l'interprétation, qui place le.la chercheur.e dans une démarche herméneutique. Pour le sociologue Max Weber, le.la chercheur.e est ainsi confronté.e à un « rapport aux valeurs », les siennes comme celles des autres, rapport qu'il faut néanmoins distinguer du « jugement de valeur » (Gonthier 2006). La réflexivité est un moyen pour le.la chercheur.e de saisir cette tension entre les subjectivités, puis de présider aux choix des paramètres qui vont permettre de valider son interprétation, de faire en sorte qu'elle ne soit pas justement un « jugement de valeur » (Bertucci 2009). Ces paramètres varient suivant le sujet/thème, les méthodes utilisées (qualitative/quantitative), les sources d'information (plus ou moins qualitatives), les pratiques de terrain, enfin, suivant l'orientation épistémologique choisie.

2- Quel paradigme ?

L'approche culturelle pose que dans l'espace géographique, il n'y a rien de scientifique a priori et tout ne peut pas l'être. Comment appréhender cette réalité ? Sans que ce soit toujours explicite, les chercheur.es appréhendent la réalité à partir de considérations philosophiques générales sur la nature de la démarche scientifique. Elles prennent la forme de paradigmes. Un paradigme de recherche est un ensemble d'hypothèses et de croyances fondamentales sur la façon dont le monde est perçu, qui sert ensuite de cadre de réflexion sur la nature de l'activité de produire de la connaissance. Les chercheurs apportent leurs propres visions du monde, paradigmes ou ensembles de croyances au projet de recherche, et ceux-ci éclairent la conduite et la rédaction de l'étude qualitative. Toutes les recherches en analyse culturelle et sociale n'ont pas expressément comme objectif la compréhension et l'interprétation, mais c'est le cas de la grande majorité (Dupont 2008). Plus les données recueillies proviennent de méthodes qualitatives, plus le rapport aux valeurs intervient, plus la rencontre des subjectivités devient centrale. Et plus la démarche scientifique s'apparente à une démarche herméneutique.

L'on observe plusieurs modes et procédés d'interprétation basés sur des façons différentes de concevoir cette rencontre des subjectivités. On peut les regrouper en trois grandes orientations à la fois convergentes et divergentes (Dupont 2015). La première s'apparente au *constructivisme social* (Hacking 2001) qui pose que la réalité est essentiellement subjective, qu'elle n'existe pas hors de nos perceptions. Dans cette perspective épistémologique, le sens vient des sujets et les significations sont plurielles et que l'objectif de la démarche de connaissance n'est pas de les réduire à quelques catégories. Elle place le.la chercheur.e au centre du récit : toute chose considérée, c'est lui ou elle qui assume l'interprétation dont la validation provient d'une mise en contexte du monde des sujets, en référence avec ce qui est déjà connu (d'autres interprétations). Les données sont essentiellement qualitatives. La deuxième orientation, qualifiée de *post-*

positivisme, sorte de positivisme « soft », pose plutôt que la réalité objective et observable existe, mais que sa perception est brouillée par l'expérience, y compris celle des chercheur.es (Panhwar et coll. 2017). L'on conçoit ainsi que le sens et l'interprétation donnés par les sujets sont certes valables, mais qu'une part de la réalité leur échappe. C'est toujours le.la chercheur.e qui parle mais cette fois à travers un choix de concepts, de théories et d'hypothèses, qui produisent un récit conceptuel, qui se justifie par rapport aux données de l'expérience des sujets, ainsi que par ce que les concepts et théories peuvent raconter, par ailleurs. La troisième orientation regroupe les approches dites dualistes, ou *interactionnistes*, soit celles qui découlent d'une conceptualisation a priori du rapport entre les sujets, comme producteurs de sens et de significations, et les structures ou organisations sociales, considérées à la fois comme des contraintes et des moyens. Le sociologue Erving Goffman (1959 [1973]) en est sans contredit la figure emblématique avec son ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne*, où il délaisse les méthodes quantitatives pour l'observation participante. Ou encore Clifford Geertz (1973) en anthropologie avec sa proposition de *thick description* (Mary 1998). Autrement, l'idée de structuration de A. Giddens (1986) rend compte d'une interaction sujets-structure dans la production et reproduction des sociétés, alors que, d'une façon générale, le structuralisme conçoit une interaction à sens unique, posant que les structures sociales se reproduisent à travers le sens qu'elles induisent aux sujets.

Ces orientations n'épuisent pas le sujet. La recherche engagée pose que la réalité peut être changée. Son paradigme est que la connaissance est un moyen de la transformer (Lelubre 2013). Un positionnement plus critique fait valoir que les pratiques scientifiques dominantes ou normatives contribuent à l'exclusion de sujets, de populations, de méthodes et d'approches (Prieur 2015). Dans le même esprit, des questions éthiques surgissent dans le rapport aux valeurs lorsque l'on travaille sur des groupes faisant l'objet de discrimination (Morelle M. et F. Ripoll 2009).

3- Questions des méthodes

Les orientations que je viens de présenter ont des positions paradigmatiques différentes. Elles se différencient aussi par le choix de méthodes ou, plus précisément, par la place qu'occupent les méthodes qualitatives. Mais aussi comment l'on conçoit le rapport entre le qualitatif et le quantitatif. Comme c'est le cas dans la plupart des sciences humaines et sociales, les géographies culturelles ont recours principalement à des méthodes qualitatives, parfois à des données qualitatives et quantitatives obtenues par diverses méthodes (mixtes), mais elles opèrent plus rarement qu'à partir de méthodes quantitatives. Il n'y a pas de règles qui obligeraient à prendre telle méthode plutôt qu'une autre. Comme je l'ai évoqué plus haut, limiter ou encore délégitimer certaines méthodes peut entraîner l'exclusion de sujets et de questionnements sur la réalité. Le choix des méthodes est ainsi lié aux autres choix et orientations données à la recherche. Leur efficacité dépend des possibilités de leur mise en œuvre.

L'on remarque différentes conceptions quant à leur rapport, en général, mais aussi dans les recherches particulières. Pour le positivisme par exemple, les méthodes qualitatives et quantitatives sont incompatibles, car elles renvoient à des positionnements ontologiques et épistémologiques incompatibles : les conceptions de la réalité ne sont pas les mêmes. Pour les post-positivistes, les méthodes qualitatives sont subsidiaires des méthodes quantitatives, au sens où ses dernières sont scientifiques et que les premières peuvent dans certains cas, sur certains aspects, venir compléter les informations factuelles. Cette tendance est manifeste dans les projets de thèse en géographie, elle tend à dévaloriser *de facto* les recherches issues d'une autre démarche scientifique. Enfin, suivant les questions de recherche et les sujets, l'on peut considérer que les méthodes qualitatives et quantitatives sont, comme l'information qu'elles permettent de récolter,

sont pleinement légitimes. Leur choix dépend des positions de recherche en lien avec les approches choisies. Le pluralisme méthodologique ambitionne ainsi de concilier différentes approches en fusionnant au sein d'une même étude plusieurs scénarios d'observation et de collecte de données.

4- Quelles approches ?

Une approche est une manière d'aborder un sujet ou un problème de recherche. Elle est aussi une façon de caractériser un domaine de recherche, comme l'est par exemple l'approche culturelle en géographie. Il y a deux types d'approches : les approches disciplinaires et les approches dites interdisciplinaires.

Les approches disciplinaires

Les approches disciplinaires sont nombreuses et variées, alors que certaines, classiques, sont constamment renouvelées. Une approche disciplinaire, comme l'approche culturelle, est une façon de concevoir la discipline géographique. L'approche culturelle est à l'origine des plusieurs approches, en ce sens les approches font partie des choix méthodologiques, elles dépendent des positionnements épistémologiques et paradigmatiques des chercheurs, de leur engagement, ainsi que de possibles convergences interdisciplinaires sur certains sujets. Les approches se conçoivent comme un regard et une projection, elles ont un impact sur les positions de recherche, sur la problématisation et sur le choix des méthodes. Sans prétendre à une quelconque exhaustivité, les approches disciplinaires en géographie peuvent être regroupées suivant différentes dimensions/projections.

Tableau 1 : Les approches disciplinaires en géographie

1- Dimension spatiale : approches spatiales ; approches territoriales ; approches régionales (locales) ; approches multi scalaires (changement d'échelle, articulation des échelles) ; approches territoriales et scalaires ; approches internationales (nationales), approches globale/locale (globalisation).
2- Dimensions temporelles : approches diachroniques (géohistoire/géographie historique) ; approche synchronique (analyse spatiale, structures spatiales).
3- Dimensions interdisciplinaires : approches politiques et sociales (Sierra 2009) ; approches culturelles ; approches sociales ; approches ethnographiques, approches économiques, etc.
5-Dimensions méthodologiques : approches verticales (étude de cas), approches comparatives (deux cas) ; approches horizontales (comparaisons sur certains points en contexte, ou hors contexte) ; approches exploratoires.
6- Dimensions épistémologiques : approches critiques ; approches théoriques ; approches pédagogiques ; approches systémiques ; approches fonctionnelles.

L. Dupont 2020

L'interdisciplinarité : une question de bricolage

Dans un cours texte qualifié de « *work-in-progress* » et intitulé, « Co, multi, inter, ou transdisciplinarité ? La confusion des genres », le géographe Lionel Dupuy (2012) tente de préciser les différences dans ces approches qui ont en commun de ne pas être disciplinaires. La

co-disciplinarité se retrouve par exemple dans l'association « l'histoire-géo », qui n'est pas une discipline, même si elle est parfois perçue comme telle, au détriment de la géographie. Ce n'est pas le cas de la « géo-histoire » qui, comme approche disciplinaire, a recours à l'histoire pour expliquer les phénomènes géographiques actuels. La *multidisciplinarité* et la *pluridisciplinarité* font intervenir 2, 3 voire 4 disciplines, en juxtaposition plus qu'en convergence : [l]'objet d'étude se retrouve souvent appauvri par ce genre d'approche qui consiste en un empilement d'analyses, de remarques, de résultats n'ayant souvent aucun rapport entre eux (p. 2). L'*interdisciplinarité* est plus intéressante, elle permet de croiser les démarches scientifiques de deux disciplines sur un même sujet et de comparer les approches disciplinaires. L'exercice permet de jeter un regard critique sur le caractère construit de la connaissance, plus spécialement la construction des sujets à l'intérieur des disciplines. Elle mène à la *transdisciplinarité*, qui comprend l'idée d'un dépassement disciplinaire, afin d'aborder la réalité dans sa complexité. En cela, *interdisciplinarité* et *transdisciplinarité* posent que la réalité est complexe et que le dépassement disciplinaire, comme paradigme, est le meilleur moyen d'en rendre compte dans toutes ses dimensions. En d'autres mots, le fait de partager un sujet avec les anthropologues, ne suffit pas à rendre une recherche interdisciplinaire, comme on peut parfois le prétendre pour certaines recherches (voir plus haut).

La recherche interdisciplinaire/transdisciplinaire nécessite un montage à toutes les étapes de la recherche, montage qualifié de « bricolage », terme emprunté à Lévi-Strauss (1966), avec lequel il rendait compte de la fabrication des mythes dans *La pensée sauvage*. Il a été repris par des chercheurs américains en sciences humaines et sociales pour expliquer la démarche interdisciplinaire, qui s'appuie essentiellement sur les méthodes qualitatives et une démarche herméneutique (Lincoln and Denzin 1999; Kincheloe 2005; Rogers 2012). Dans le même esprit, mais de façon plus limitée, Isabelle Lefort (2012) qualifie de bricolage la pratique du terrain des géographes qui consiste à glaner çà et là des informations. Le bricoleur est un chercheur qui combine plusieurs outils de recherche et a recours à des approches de recherche fluides, éclectiques et créatives, afin de saisir la réalité dans sa complexité. Il n'y a pas d'hypothèses à prouver, il y a du sens à trouver et des significations à dévoiler. Le paradoxe du bricolage de l'interdisciplinarité, au-delà du terme qui évoque le manque de sérieux et de rigueur, est qu'il est jugé d'un point de vue disciplinaire.

5- Géographies culturelles : quel montage méthodologique

La réflexivité, comme point zéro de la méthodologie, nous fait réaliser que la démarche scientifique induite par l'approche culturelle n'est ni transcendante ni immanente, qu'il s'agit d'un montage, d'une construction, d'un *design* (Maxwell 2012), voire d'un bricolage. Elle se construit à partir des choix que l'on fait en résonance avec les questions de recherche. Le montage d'une recherche en géographie culturelle procède d'un bricolage à partir de 6 paramètres. Même s'ils apparaissent ici dans un certain ordre, le montage méthodologique peut très bien commencer par le 3^e, le 5^e ou le 1^{er}, il n'y a pas d'ordre obligé.

Médiation culturelle et espace géographique

La question « qu'est-ce que la réalité ? » peut intéresser tout le monde mais elle préoccupe surtout les philosophes. Même si personne ne peut définir avec certitude ce qu'est la réalité, on prend pour acquis que cette dernière place les êtres humains dans un rapport d'intériorité/extériorité. Il y a en effet quelque chose à l'extérieur qui n'est pas moi, et c'est la même chose pour « l'autre », qui à l'évidence n'est pas moi non plus, bien qu'il se trouve dans la même situation que moi. La réalité est en cela une *médiation* : je ne sais pas ce qu'est la réalité, mais je constate qu'elle

me met en relation avec les autres êtres humains avec qui, du reste, je peux débattre de la nature de la réalité. Dans l'espace géographique, cette médiation donne lieu à un assemblage de relations et d'interrelations, entre les individus et entre les groupes, qui produisent du sens et des significations sur lequel se penchent justement les géographes. Elles se manifestent et s'expriment de multiples façons, par des actions, des représentations, à travers des manifestations, etc. C'est le champ culturel.

La question « quelle est la nature de l'espace géographique » peut intéresser tout le monde mais elle préoccupe surtout les géographes. Je connais plusieurs définitions de l'espace, mais je ne suis pas sûr de vouloir ni de pouvoir trancher en faveur de l'une ou l'autre. Je sais par contre que se trouvent dans l'espace géographique : 1- *des lieux* (l'espace est divisé, morcelé), 2- *des personnes* (des êtres vivants), 3- *des choses* (artificielles ou naturelles), 4- *des choses qui se passent*. Les caractéristiques de ces composantes et leurs assemblages font l'espace géographique. D'un point de vue méthodologique, le chercheur doit répondre à deux questions : *quelle est mon entrée* dans l'espace géographique ? Une entrée par les « lieux » n'entraîne pas les mêmes questions, les mêmes problématiques, qu'une entrée par les « personnes ». Les quatre composantes sont toujours là, mais l'assemblage sera différent.

Posture personnelle et posture scientifique

La réflexivité est le point zéro de la méthodologie. Elle permet de comprendre que son choix de sujet d'étude n'est pas au point de départ scientifique. Dans la démarche de connaissance, le défi du chercheur est ainsi de passer de la posture personnelle à la posture scientifique. En d'autres mots, il doit transposer en questions scientifiques ce qui l'intrigue dans l'espace géographique et le champ culturel. Dans les deux cas, la réflexivité se pose comme un point méthodologique critique, non seulement sur les visions personnelles, mais aussi sur les biais des discours présents dans les productions scientifiques.

Le cadre conceptuel

Si l'analyse culturelle peut se passer d'une théorie de la culture, elle doit pour certains sujets présenter une conceptualisation du rapport culture/société. Une autre exigence s'impose : quels concepts mobilisés ? Suivant le sujet, le chercheur mobilisera des concepts d'entrée, un cadre conceptuel, en lien avec l'orientation de la recherche et les positionnements. Elle doit permettre de préciser l'approche et la problématisation et, possiblement, dégager des concepts opératoires (culture populaire, par exemple). D'autres concepts et notions peuvent intervenir dans l'interprétation.

Le terrain ou l'esprit d'exploration

Le terrain apparaît comme une évidence de la pratique géographique. Ils traversent quasiment toutes les géographies, alors que pour certains discours géographiques, le terrain est un critère de scientificité, le plus important pour certains. *Est-ce à dire que l'évidence du terrain est aussi aveuglante pour les géographes qu'il n'est que de bon sens et de souci d'objectivité pour s'en saisir ?* (Lefort 2012, p. 470). En analyse culturelle, le terrain n'est pas une évidence ni un critère de scientificité, il s'agit d'un choix méthodologique. Il est conçu comme une source d'information. Si l'entrée dans l'espace géographique se fait par les « personnes », il est probable que le terrain, dans ce cas la rencontre avec les gens, soit important, alors que l'information qu'il

pourrait fournir sera marginale si l'entrée se fait par les « choses », par exemple les images ou les discours. Les questions éthiques et déontologiques interviennent par contre dans le cas de terrain où l'information est recueillie auprès de personnes et de groupes.

En analyse culturelle, il y a aujourd'hui une pression pour faire état du degré de connivence que l'on a avec les habitants du lieu. Le chercheur est allé sur place, soit, mais a-t-il été capable de communiquer avec les gens du milieu, ce qui peut être important pour les enquêtes et les entretiens ? Dans certains cas, il sera aussi important de montrer qu'il a su se faire accepter, qu'il a cessé d'être un étranger comme les autres.

Méthodes et sources d'information

Le choix des méthodes va de pair avec le type d'informations que l'on désire obtenir, et vice versa, au sens où certaines informations exigent le recours à des méthodes particulières. Pertinence, cohérence et faisabilité entrent en ligne de compte dans le choix des méthodes. Je l'ai évoqué plus haut, le principal souci auquel font face les chercheur.es en géographies culturelles vient des pressions normatives, qui tendent à limiter le choix des méthodes. Or limiter ce choix, c'est bien souvent réduire les possibilités de se pencher sur certains sujets, ou encore d'avoir accès à l'information ou aux données pertinentes.

Pour l'analyse culturelle, les débats qui opposent méthodes quantitatives et méthodes qualitatives, enquêtes à partir de questionnaires ou enquêtes participatives, sont rédhibitoires. La règle est plutôt que toute information est bonne à prendre, si elle est recueillie avec méthode. La nécessité de démontrer, commune à toutes les sciences et, sauf exception, à toutes les conceptions de la science, permet de départager ce qui est pertinent de ce qui ne l'est pas. Il n'y a pas non plus de limitations a priori sur les types de sources : l'image, la littérature, les textes scientifiques, l'avis des décideurs, tout est susceptible d'être pertinent. Il est même avisé de diversifier les types de sources, entre ce qui relève de la parole (les gens), de l'expression (artistique), de l'action (les décideurs) et de la conceptualisation (les intellectuels). Cette façon de procéder maximise la possibilité que s'expriment les tensions à l'intérieur d'une culture ou de cet assemblage de relations et d'interrelations auquel j'ai fait référence.

Le traitement de l'information, interprétation et mise en récit

Les positionnements du chercheur.e justifie les opérations qu'il doit effectuer sur les informations et les données obtenues à la suite du travail de terrain et à l'aide des méthodes. Le traitement de l'information (ou manipulation) exige souvent une réflexion éthique préalable. Dois-je rendre compte de tout ? Entre aussi en cause l'interprétabilité des informations. Elle renvoie à la contextualisation, au sens où les données proviennent d'un milieu, de quelque part, et doivent d'abord être interprétées en fonction de ce contexte. Divers types de comparaisons pourront ensuite être réalisées. Interviennent enfin des questions formelles sur le texte ou la mise en récit.

Le texte scientifique est lieu privilégié où se manifeste la tension entre les subjectivités inhérentes à l'étude des lieux et de la culture dans une approche herméneutique. Le scientifique ne peut plus s'imposer comme le grand ordonnateur ou celui qui par sa synthèse fournirait l'ultime récit. Il ne suffit plus de faire savoir que l'on est bien allé là-bas, d'expliquer le lieu objectivement ou encore de montrer la connivence que l'on a acquise avec les habitants du lieu, il faut confronter les récits de la réalité, confronter son propre récit avec les autres récits qui racontent leur expérience du lieu. Quel que soit l'arrangement, le chercheur doit conjuguer avec trois récits : un récit personnel, qui explique ses choix mais aussi raconte son expérience de terrain et sa rencontre

avec l'autre, un récit conceptuel, qui analyse l'information – livrée d'entrée ou à la suite du récit personnel – à partir de catégories, concepts ou théories, enfin un récit positionnel, celui rapporte l'information choisie en fonction du contexte d'où elle provient, mais aussi du contexte, du montage de la recherche. . Une telle conception du texte scientifique ne signifie pas que tous les récits s'équivalent, mais que tous les récits contribuent à l'interprétation. Cela n'élimine pas non plus le fait que les lieux et les territoires puissent contenir des récits dominants ou structurants, qui sont au cœur des assemblages de relations et d'interrelations qui donnent sens aux lieux et aux territoires.

Conclusion

Quel que soit le montage, les critères de pertinence et de cohérence doivent guider les choix qui participent du montage méthodologique. Deux questions : est-ce utile ? Est-ce nécessaire ? Le bricolage est un processus qui fait la part belle au tâtonnement expérimental. Le montage final, notamment le texte, ne rend pas toujours compte de cette étape, pourtant essentielle, pourtant stimulante.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMEK-SCHYMA 2006, « Les géographies de la nouvelle musique électronique à Cologne. Entre fluidité et fixité », *Géographie et Cultures*, n° 59, p. 105-126.
- ARNAULD DE SARTRE X. et L. GAGNOL 2012, « Les échelles des territorialités », *Géographie et Cultures*, n° 81, p. 5-16.
- BANZO, M. 1998, « Processus d'urbanisation de la frange périurbaine de Mexico : approche méthodologique », *L'Espace géographique*, vol. 27, n° 2, p. 143-154.
- BARBIER, R. 1997, *L'approche transversale: L'écoute sensible en sciences humaines*, Paris, Anthropos, 316 p. (site de l'auteur : <http://www.barbier-rd.nom.fr>).
- BARDAT, J., BENSETTITI, F. et X. HINDERMEYER 1997, « Approche méthodologique de l'évaluation d'espaces naturels - exemple de l'application de la directive habitats en France », *ÉCOLOGIE*, vol. 28, n° 1, p. 45-59.
- BARTHE-DELOIZY, F. 2015, « Géographie et cultures à Cerisy ». Actes du colloque anniversaire « Du tournant au "tourment" culturel », 22-27 septembre 2014, *Géographie et Cultures*, n°s : 93-94.
- BARTHE-DELOIZY, F et al. 2018, « Géographie des fantômes », *Géographie et Cultures*, n° 106, p. 5-16.
- BERTUCCI, M.M. 2009, « Place de la réflexivité dans les sciences humaines et sociales : quelques jalons », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, p. 43 à 55.
- BESSE, JM 2004, « Le postmodernisme et la géographie. Éléments pour un débat », *L'Espace géographique*, vol. 1, tome 33, p. 1-5.
- BISSELL D. 2019, « Social & Cultural Geography at 20 years: looking back, thinking forward », *Social & Cultural Geography*, vol. 20, n° 1, p. 1-3.
- BOUVERESSE, J. 2003, « La connaissance de soi et la science », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 150, p. 59 à 64.
- BRUNET, M. 2004, « Introduction. Le postmodernisme en géographie », *L'Espace géographique*, vol. 1, tome 33.
- BOUZEGHOUB, M. et R. MOSSERI (dir.) 2019, *Big Data à découvert*, Paris, Editions CNRS, 350 p.
- CALBERAC, Y. et DELAGE A. 2010, « Introduction. L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés ». Dossier « À quoi sert la géographie ? » *Tracés*, hors-série, p. 121-134.
- CHASLE, R. 2003, *Qui a peur de la culture. Une théorie scientifique de la culture*, Paris, Publisud, 752 p.
- CHIVALLON, C. et al. 1999, *Discours scientifique et contextes culturels. Géographies françaises et britanniques à l'épreuve postmoderne*, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 327 p.
- CLAVAL, P. 1992, « Géographie et cultures, ou la culture dans tous ses espaces », *Géographie et Cultures*, n° 1, p. 3-5.
- CLAVAL, P. 1999, « Qu'apporte l'approche culturelle à a géographie ? », *Géographie et Cultures*, n° 31, p. 5-24.
- CLAVAL, P. 2012, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin, 352 p.
- CRESWELL, T. 2010, « New cultural geography-an unfinished project? » *Cultural Geographies*, vol. 17, p. 169-174.
- CRANG M. 2015, « The promises and perils of a digital geohumanities cultural geographies », *Cultural Geographies*, vol. 22, n° 2, p. 351 –360.
- CRANG P. et D. MITCHELL 2002, « Cultural geographies: an ecumenical journal », *Cultural Geography*, vol. 9, n° 1, January 1, Editorial, p. 1-2.
- DEMARTHON, F. 2012, « Le Big Data, un enjeu économique et scientifique », *CNRS – Le journal : <https://lejournal.cnrs.fr/articles/le-big-data-un-enjeu-economique-et-scientifique>*
- DENZIN, N. K. et Y. S. Lincoln, Y. S. (eds.) 1999, *The SAGE handbook of qualitative research* (3^e édition), Thousand Oaks, CA, Sage Publications, 1114 p.
- DI MEO, G.2008, « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, n°s 660-66, p. 47-66.
- DUMOLARD, P. 1981, « Le point de vue culturel en géographie : réactions dermiques et épidermiques », *L'Espace Géographique*, n° 4, p. 286-288.
- DUPONT, L. 2015, « Géographie et cultures : une revue du tournant culturel ? Entre murmures et paroles, les pages de la revue répondent », p. 25-45. Dans F. Barthe, « Géographie et cultures à Cerisy. Actes du colloque « Du tournant au "tourment" culturel », 22-27 septembre 2014, *Géographie et Cultures*, n°s 93-94.
- DUPONT, L. 2008, *Le Multiculturalisme. Essai géographique sur la "différence" et la diversité culturelle dans les sociétés modernes*, CNRS, Archives ouvertes : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00923824>, 243 p.
- DUPUY, L. 2012, « Co, multi, inter, ou transdisciplinarité ? La confusion des genres », En ligne : <https://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/CIEH/documents/La%20confusion%20des%20genres.pdf>
- ESPACE GEOGRAPHIQUE 2004, « Le post modernisme. Débat », Paris, Belin, vol.1, tome 33, p. 6-37. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2004-1-page-6.htm>
- GEERTZ, C. 1988, *Works and Life: the Anthropologist as Author*, New York, Basic Books, 157 p. Traduction française: *Ici et là-bas, l'anthropologue comme auteur*, Paris, Editions Métailié, 1999, 153 p.

- GEERTZ, C. 1973, *The Interpretation of Cultures*, NY, Basic Books, 470 p. Traduction française: *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983, 257 p.
- GHASARIAN, C. 2004, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris, Armand Colin, 249 p.
- GIDDENS, A. 1986, *The constitution of society. Outline of the theory of structuration*, U. of California Press, 402p.
- GOFFMAN, E. 1959 [1973], *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Ed. De Minuit, 256 p. Version française de: *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday and Company, 259 p.
- GONTHIER F. 2006, « Relativisme et vérités scientifiques chez Max Weber », *L'année sociologique*, vol. 56, n° 1, p. 15-39.
- GRESILLON, B. 2008, « Ville et création artistique. Pour une autre approche de la géographie culturelle », *Annales de géographie*, nos : 660/661, « Où en est la géographie culturelle ? », p. 179-198.
- GUINARD, P. 2019, *Géographies culturelles. Objets, concepts, méthodes*, Paris, Armand Colin, 216 p.
- HACKING, I. 2001, *Entre science et réalité : La construction sociale de quoi ?* Paris, La Découverte, 298 p.
- KINCHELOE, J. L. 2005, « On to the next level: Continuing the conceptualization of the bricolage », *Qualitative Inquiry*, vol. 11, n° 3, p. 323-35.
- JAUNAIT A. et S. CHAUVIN 2012, « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, vol. 62, p. 5 à 20.
- LAW J. et J. HASSARD (dirs), *Actor network theory and after*, Oxford/Malden, Blackwell, 264 p.
- LE BRETON, D. 2012, « La dramaturgie sociale de Erving Goffman », p. 99-140, dans Le Breton, D., *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 256 p.
- LEFORT, I. 2012, « Le terrain: l'arlésienne des géographes ? », *Annales de géographie*, n° 687-688, p. 468-486.
- LELUBRE, M. 2013, « La posture du chercheur, un engagement individuel et sociétal », *Recherches qualitatives – Hors-Série*, n° 14, p. 15-28.
- LEVI-STRAUSS, C. 1952, *Race et Histoire*, Paris, Denoël, 127 p.
- LEVI-STRAUSS, C. 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 347 p.
- LEVY, J. 2008, « La géographie culturelle a-t-elle un sens ? », *Annales de Géographie*, n°s 660/661 : « Où en est la géographie culturelle ? », p. 27-46.
- MALINOWSKI, B. 1968, *Une théorie scientifique de la culture, et autres essais*, Paris : François Maspero, Éditeur, 182 pages. Edition originale en anglais : 1944.
- MARY, A. 1998, « De l'épaisseur de la description à la profondeur de l'interprétation. À propos de « Thick Description », *Enquête (anthropologie, histoire, sociologie)*, n° 6, p. 57-72.
- MAUREL C. 2007 « Sismographie des terreurs. 'La question des races.' Le programme de l'Unesco », *Gradhiva - Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, vol. 5, p. 1-21.
- MAXWELL, J. 2012, *Qualitative Research Design: An Interactive Approach*, en ligne: https://www.researchgate.net/publication/43220402_Qualitative_Research_Design_An_Interactive_Approach
- MCDOWELL L. 1994, « The Transformation of Cultural Geography », dans Gregory D., Martin R. et G. Smith (eds), *Human Geography*, London, Palgrave, p. 146-173.
- MORANGE, M. et Y. CALBERAC 2012, « Géographies critiques » à la française » ? dans *Carnets de Géographes*, n° 4: Carnets de débats. En ligne : <https://journals.openedition.org/cdg/976>
- MORELLE, M. et F. RIPOLL 2009, « Les chercheurs face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique », *Annales de Géographie*, n°s 665-666, p. 157-168.
- PANHWAR, A.H, ANSARI, D. et A. SHAH 2017, « Post-positivism: An Effective Paradigm for Social and Educational Research », *International Research Journal Arts & Humanities (IRJAH)*, vol. 45, p. 253-260.
- PECQUEUR B. et V. PEYRACHE-GADEAU 2010, « Fondements interdisciplinaires et systémiques de l'approche territoriale », dans *Economie régionale & urbaine* (Armand Colin), p. 613 à 623.
- POINCARÉ, H. 1947, *Science et Méthode*, Paris, Flammarion, 314 p.
- PRIEUR C. 2015, *Penser les lieux queers : entre domination, violence et bienveillance. Étude à la lumière des milieux parisiens et montréalais*, thèse de doctorat : <http://www.theses.fr/2015PA040192>
- ROGERS, M. 2012, « Contextualizing Theories and Practices of Bricolage Research », *The Qualitative Report*, vol. 17, n° 48 (Teaching and Learning), p. 1-17.
- ROSE, G. 1997, « Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics », *Progress in Human Geography*, n° 21, p. 305-320.
- ROSE-REDWOOD R. et J.M. SMITH 2016, « Strange encounters: a dialogue on cultural geography across the political divide », *Journal of Cultural Geography*, vol.33, n° 3, p. 1-23.
- SHAW W., DELYSER D. et M. CRANG, 2015, « Limited by imagination alone: research methods in cultural geographies », *Cultural geographies*, vol. 22, n° 2, p. 211–215.
- VACHER, Y. 2015, « Concevoir des dispositifs de développement de la pratique réflexive : principes et cadre général », dans Vacher, Y. *Construire une pratique réflexive*, p. 73 à 99.
- WILSON, M. 2015, « W. Morgan Freeman is dead and other big data stories », *Cultural Geographies*, vol. 22, n° 2, p. 345-349.